

MIQUEL DE PALOL

TROIS PAS  
VERS LE SUD

LE TROIACORD I

DOUBLE BANDE PENTAGONALE À VINGT VOIX  
SUR L'ÉCLIPTIQUE DU DODÉCAÈDRE

*Roman traduit du catalan  
par François-Michel Durazzo*

ÉDITIONS ZULMA  
Paris • Veules-les-Roses

*Trois pas vers le sud*  
s'inscrit dans notre

**BIBLIOTHÈQUE IDÉALE  
DES LITTÉRATURES EUROPÉENNES**

*Cet ouvrage a été traduit avec le soutien  
de l'Institut Ramon Llull*



Cet ouvrage a été financé avec le soutien  
de la Commission européenne.  
Cette publication reflète seulement les vues de l'auteur  
et la Commission ne saurait être tenue responsable  
de quelconque usage des informations qu'elle contient.



**Cofinancé par  
l'Union européenne**

Titre original :  
*Tres passos al sud*  
Palol, Miquel de

© Miquel de Palol, 2001.  
Publié pour la première fois par Columna en 2001.  
© Zulma, 2024, pour la traduction française.

Couverture : David Pearson.

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma  
n'hésitez pas à consulter notre site.  
[www.zulma.fr](http://www.zulma.fr)



*À la mémoire de ma mère,  
Mercè Montañola (1912-1997)*

*Et lorsque les Troyens virent le vaillant fils  
Du roi Ménéce avec son écuyer, de pair,  
Tous deux vêtus d'armes luisantes, il se fit  
Dans leur âme un frisson, leurs lignes  
s'ébranlèrent,*

*Redoutant que le fils de Pélée au pied prompt  
N'eût laissé près des nefs sa bouillante colère  
Et préféré l'alliance avec Agamemnon,  
Et chacun, apeuré, cherchait de quel côté  
Échapper au trépas et son gouffre profond.*

HOMÈRE, *Iliade*, XVI, 278-283

*Quand des corps, de même ou différente grandeur, subissent une telle contrainte de la part d'autres corps qu'ils s'appuient les uns sur les autres ou que, se mouvant à une vitesse semblable ou différente, ils communiquent d'une certaine façon leurs mouvements les uns aux autres, nous dirons que ces corps s'unissent pour ne plus former qu'un seul corps en même temps ou un individu distinct des autres individus par la seule union de leurs corps.*

SPINOZA, *Éthique*, Deuxième partie,  
Prop. XIII, Axiome II, définition.

TABLE

---

Si les Troyens peuvent voir le fils de Ménéce	15
Avec des armes si brillantes	21
Il n'y a rien, semble-t-il	41
Dans le désordre des sens	94
Des bataillons en marche, agités	213
Pensant que le Péléide à l'ire préfère l'amitié	291
L'éphémère illusion du moi	333
Et tout est vain	349
Ou il n'y a rien	369
Un ange sans nom et sans visage	389
Si les Troyens peuvent voir le fils de Ménéce	

*Si, au lieu de négliger la poésie, Solon avait comme d'autres persévéré et achevé son livre rapporté d'Égypte, si, d'autre part, il n'avait pas été contraint de délaisser son œuvre par les troubles civils et tout ce qu'il trouva à son retour à Athènes, j'estime que ni Hésiode, ni Homère, ni aucun autre poète n'aurait joui d'une plus grande estime que lui.*

PLATON, *Timée*, 21, c-d

*Si les Troyens peuvent voir le fils de Ménéce avec des armes si brillantes*, il nous suffit que quelqu'un dise : Maintenant, on ne peut plus reculer. C'est tout ou rien !

Passé son point le plus élevé, la perspective axiale de la rue apparaît, puis se précise en pente douce au rythme de réverbères à trois globes, comme protégés par une armure. Une fois sur la place, la vision frontale de la rue perd de son importance devant ses édifices et son étendue. À gauche, une façade ornée au centre d'une niche, et non de deux comme pourrait le suggérer la mémoire : l'une portant un caducée et des sandales ailées, l'autre un arc et une lyre. Non ! Cette niche est bien la seule, elle abrite une figure féminine au front surmonté d'une croix dont la main droite pointe l'index vers le sol, tandis que le bras gauche à 45 ° semble montrer du doigt quelque chose, à moins que son geste n'arrête le promeneur. Une rue transversale, large et passante, et le regard se porte vers la droite. De cet axe à quatre voies, que le bras de la statue laisse à sa gauche, part une diagonale aux angles de laquelle s'élèvent deux grands immeubles d'angle : le premier tout en verre ne parvient pas à faire oublier les arcades de l'édifice antérieur et les ouvertures du premier étage d'ordre néoclassique, agrémentées de statues couchées. Le second bâtiment, à droite, qui marque l'inflexion du terrain en pente douce, dessine un angle aigu. Blanchie à la chaux,

d'un goût douteux, cette construction respecte au moins des proportions humaines. À son sommet, un petit portique circulaire composé de colonnes toscanes est orné de figures qui, si ma mémoire ne me trahit pas, représentent deux soldats au corps viril et athlétique, bien qu'aux traits féminins, blancs sous les reflets de la lune, sur un char tiré par quatre pégases, cape au vent et casque en forme de coquille d'œuf à la cime ornée d'une étoile. Au firmament d'un bleu intense et lumineux pointe une lune décroissante. Cependant, ce qui attire l'attention du promeneur qui lève les yeux jusqu'au sommet, ce sont surtout les trois figures qui se dressent : la première porte au côté une faux comme un soldat son épée, celle du milieu, dont le bras gauche est cassé, semble tenir à la main droite une amphore ou une cruche, la troisième représente une femme avec un enfant dans les bras. La diagonale à droite a conservé son ancien tracé et ses vieux immeubles mal alignés. Tout au bout, on voit se détacher sur le côté gauche la façade d'une église gothique qui donne sur une petite place trapézoïdale où, face à la porte monumentale, se dresse le mur d'une fontaine. Une ruelle pavée, autrefois bordée de trottoirs en pierre tout juste assez larges pour un piéton, longe un des côtés de l'église qu'elle sépare de maisons séculaires dont la hauteur ne semble pas dépasser l'édifice, bien qu'il soit, on le sait, un peu plus bas. Passé l'abside, le promeneur tombe sur une rue perpendiculaire plus large, dont chaque côté offre une configuration différente. À droite, après un bâtiment d'angle accolé au chevet de l'église qui respecte avec les deux rues adjacentes un tracé orthogonal, on débouche sur un espace assez vaste, tandis qu'à gauche un vieil immeuble orné d'un balcon filant

forme sur le côté droit de la chaussée un renfoncement, avant que la rue, perdant la moitié de sa largeur, ne s'amenuise en une sorte de couloir.

De ce même balcon, en se tournant vers le sud-est, on voit à cinq cents mètres le ciel se répandre entre les façades saillantes de la rue comme un liquide, jusqu'à se perdre au loin avant d'atteindre un dernier édifice frontal, et dessiner en creux le profil d'un crocodile tête en bas queue en l'air. Les toits en terrasse, abandonnés à la rouille des garde-fous et aux fientes qui recouvrent le bois vermoulu de locaux d'utilité mystérieuse, pigeonniers et greniers, ont laissé la pluie et la fumée les imprégner d'une odeur de marc de café et de renfermé. Au-dessus d'autres toits, s'imposent, tel un squelette de dinosaure, les contreforts de l'église gothique annonciateurs d'une menace imminente.

Dos à la rue au fond de laquelle tomberait la gueule du crocodile, deux angles se font écho, celui de gauche donne sur l'abside gothique, celui de droite sur une promenade bordée de platanes. À mesure que, laissant derrière soi la ruelle, la vision progresse sur l'espace central de la promenade dédié aux piétons, l'effet de gorge, qui dans les ruelles étreignait le promeneur, s'estompe devant la sereine amplitude des façades. Une odeur saumâtre domine. Au bout on distingue un ancien marché.

Avant d'atteindre ce vaste édifice désaffecté, on traverse plusieurs rues latérales donnant sur la promenade, dont la plus ancienne offre une vision tourmentée, avec ses galeries en bois et ses greniers urbains qui auraient pu servir de terrasses au lieu de refuges pour chats envahis par les mauvaises herbes et la suie. En laissant cette venelle pleine de cicatrices, de lampadaires cernés par l'aube et la fatigue, on laisse à

sa gauche le marché, sur la promenade au bout de laquelle se dessinent sur la droite l'abside et la rue qui ramène devant l'église.

Pour rejoindre le portail monumental, on longe la Fosse, un ancien cimetière désormais recouvert, avant de passer sous le monument érigé en souvenir d'un arc démolé ; en revenant sur ses pas, on distingue de nouveau toute la promenade qui s'étire jusqu'au marché désaffecté et, passé l'abside, on retrouve la rue avec, sur la gauche son renforcement et sur la droite les façades qui découpent sur le ciel la figure du crocodile, tête en bas. À ce carrefour, on se sent pris au centre d'une rose des vents.

Tournant le dos à l'abside de l'église gothique, si l'on emprunte jusqu'au bout la zone piétonne qui sépare la promenade en deux voies de circulation, on tombe, devant l'entrée de l'ancien marché, sur une large avenue, qui se perd à gauche jusqu'à la gare de chemins de fer. De retour sur la promenade, le regard s'arrête sur des balcons éclectiques qui ceignent la misère de tracés médiévaux consumés, empreints d'une vague fragilité qui s'accroît à mesure qu'on revient peu à peu vers l'église, en direction de la placette qui tente de ceindre, comme un cirque mal défini, l'abside altière.

Depuis la pièce au balcon filant dans le renforcement, des yeux scrutent la silhouette du crocodile qui rappelle vaguement la nébuleuse de la Tête de Cheval, après un ultime regard sur l'entrée de la rue qui s'incurve vers la droite derrière l'abside. Descente d'escaliers, coup d'œil à la montre. De la rue de la Fosse débouchent trois personnes qui s'avancent jusqu'à l'abside de l'église, suivies de deux autres en retrait, que du balcon on ne distingue pas encore.

Cependant l'heure est arrivée, le dénouement ne peut plus tarder.

Les deux individus également venus de la Fosse se montrent. Ils se figent un instant en voyant les trois premiers s'arrêter. De nouveau, ils avancent jusqu'à la rose des vents, au point derrière l'abside ouvert à toutes les perspectives.

De là, on voit sortir de la gueule du crocodile quatre hommes masqués, qui en escortent un cinquième à la démarche peu sûre. L'imminence de la rencontre fait monter la tension parmi ces hommes, qui se tournent vers les cinq premiers, avancent et reculent dans un étrange ballet.

Au même moment, dos au marché un homme seul arrive de la promenade, lentement. Il ne semble pas pressé, peut-être a-t-il l'intention d'arriver après les autres. Il pose un instant son regard sur les arbres qui semblent s'élever et la lune tomber sur le toit de l'église gothique, dont le chevet est devenu la partie la plus singulière. Sa pensée voudrait que les lampadaires dégouttent de conjectures, son attention se porte sur un tas de gravats, mais il sourit : une telle idée n'a aucun sens, ce n'est même pas une métaphore amusante de ce qui va survenir. Il s'arrête à quelques mètres du groupe.

Derrière lui, jaillissant d'une perpendiculaire à la promenade, cinq nouveaux venus s'ajoutent au rendez-vous. Ils se hâtent, jetant le trouble parmi les dix individus déjà sur place.

Deux silhouettes, qui un instant plus tôt observaient la placette de la fenêtre du balcon, sortent lentement de l'édifice, pour soudain se figer.

— Tu n'aurais pas dû venir !

— Reculer maintenant n'aurait pas de sens.

Les quatre hommes qui en accompagnent un cinquième ébauchent un mouvement de retraite. Ils le protègent, mais on pourrait aussi croire qu'ils le menacent. Vite ! Il faut se cacher, vite se cacher.

— Que personne ne bouge ! lance une voix.

Les deux silhouettes descendues de l'édifice en angle sont maintenant au centre de la place. Les cinq dernières venues aussi. Il fait un froid suintant d'obscurité, celle de la peur et du sommeil. Seul l'homme venu du marché se tient à distance du centre de la promenade.

— Ça suffit, finissons-en !

Le forgeron sait que son ouvrage touche à sa fin quand son regard ne se fixe plus sur l'aurore.

— D'où sort-elle, celle-là ?

Tout le monde se fige. Des regards se croisent, on se reconnaît. Sourire d'émotion. D'horreur aussi.

— Gabriel, Gabriel !

— Ce n'est pas ce qu'on avait décidé !

— Il faut le protéger !

— C'est fichu !

Les réverbères s'éteignent. La lune s'est couchée, tout est noir désormais. Dès que le ciel tourne, on se sépare. Les vaincus menacent. Ça arrive de partout. Mais non.

— Fuyons ! (*Un cri terrible.*) Fuyons !

— Gabriel !

— Non !

Un vent final, sans vent. Haussement de sourcils, désespoir. Cette fois, oui, on court. Et ce vent, qui n'en est pas un, est le frottement dans l'air de tous ces hommes. Au milieu, un tir, un seul. Un coup de feu, très blanc, à peine le temps pour ces hommes de voir leurs visages. Trois en saisissent un, quatre

en arrêtent deux. Un corps se distingue soudain, se défait, s'effondre lentement. D'autres se penchent. On éloigne la seule femme sur les lieux au milieu de gémissements. Elle se débat, sa résistance est une étoile qui brille dans le petit jour. Quelqu'un pourrait venir. Le poison subreptice d'un ultime regard adressé au balcon tant aimé de l'immeuble d'angle, à ce lieu où on a passé tant d'heures tièdes. Fuir ! Fuir ! Place aux pleurs !

— Gabriel, non ! Gabriel...

L'obscurité se fend. Soudain, le bleu glacial de la mort illumine tout. Aucun retour n'est possible. L'aube. La femme a disparu. Est-elle la seule à avoir vu le tireur ? On distingue encore des dos qui ne s'éloignent pas tout de suite, peut-être un voisin qui ouvre une fenêtre. Tout s'accélère. Le silence retombe. Trois hommes emportent le corps inerte, engloutis par la gueule du crocodile.



*Avec des armes si brillantes, il n'y a rien, semble-t-il, qui éblouisse autant qu'un servant ; nous nous sommes permis nous aussi d'en user de cette manière avec nos disciples. Peu importe, ce n'est pas le moment d'être regardant. Une fois les absences élucidées, une fois les réactions, sans doute les plus dangereuses, sous contrôle, l'heure est venue d'assister à la plus spectaculaire des comédies, celle de la régénération.*

Peut-être a-t-on pour l'instant paré le coup, mais il est urgent de trouver une solution. L'hypothèse d'Hebemann qui, deux mois plus tôt, peut-être davantage, ne prêtait pas à rire plus d'un instant acquiert soudain une dimension tragique, je dis tragique pour une

simple question d'urgence, car s'il y a une possibilité qu'elle réussisse, ce sera franchement positif. J'en ai discuté avec Filadelf et Giulibertina, qui la jugent vaudevillesque, délirante, tirée par les cheveux, grotesque, désespérée. Malgré tout, ils ont accepté de s'y prêter – d'un autre côté, ils n'avaient pas le choix –, à condition toutefois que j'en assume l'entière responsabilité et que je les couvre.

Dans l'immédiat, c'est là le côté pratique du problème, qui faute d'alternative ne laisse guère de place aux grandes questions philosophiques. Et puis, il y a autre chose qu'on ne doit pas oublier : les responsabilités des uns et des autres, internes et externes, sur ce qui est arrivé. Lequel d'entre nous a failli ? À qui profite la situation ? Et donc lequel de nos ennemis a pris le dessus ? Parce que lui, il sait tout, il avait tout prévu et on ne parviendra pas à l'abuser : maintenant qu'il a fait le plus difficile, il est à deux doigts de gagner la partie. Pendant qu'on tente de le contrer, on ne peut pas se permettre de faire le ménage à l'intérieur et à l'extérieur de la maison. Le pire problème auquel les faits nous ont confrontés est en réalité un avantage, car même si on est entouré de traîtres, le simple fait de les démasquer risquerait de nous faire tomber plus bas, et ce serait une opération digne de Samson, aussi dévastatrice pour les uns que pour les autres. Celui qui nous veut le plus de mal restera complice de notre silence, car le contraire libérerait tout le monde, et personne ne sait ce qui peut sortir de la confusion qui suit une libération non pactée. Face à un ennemi froid, direct, qui sait ce qu'il veut, les choses sont plus claires que face à un adversaire ambigu et sournois, qui temporise, mais, comme dans toute autre situation où la force commande et les règles du jeu sont

simples, il faut reconnaître, si on peut se le permettre, que c'est bien moins stimulant.

Hier soir, j'ai eu une longue conversation avec Eusebi. J'ai fait de mon mieux pour le rassurer – la dernière chose qui m'arrangerait, c'est que l'un de nous ait l'air nerveux –, même si je dois admettre que sur un point il a raison : on ne sait pas qui est au courant de ce qui est arrivé, et c'est plus grave que d'ignorer le rôle de chacun, indépendamment du fait qu'on le sache ou non. Eusebi est un mélancolique et, sans passer moi-même, comparé à lui, pour quelqu'un de colérique, je n'ai pas pu au bout du compte faire autrement que de me montrer tel. Cette responsabilité lui pèse, et sur ce point je n'y peux rien. Que je me débâte entre ces choses depuis plus longtemps que lui me sert, non pas à lui donner des arguments qui justifient ses erreurs, mais à réaliser à quel point il serait stupide de le faire. Ce qui m'oblige à me rappeler que je suis au centre du conflit et que, une fois Giselberti, Dabirel, Gelsomin, Navarro et Spohr disparus ou occupés à autre chose, la coordination logistique passe par moi, ce qui me procure une satisfaction malsaine. Comme disaient les Anciens, les vraies responsabilités sont aussi lourdes qu'un repas copieux. Je prétends que les miennes le sont ; si ce n'était pas le cas, je ne serais qu'un personnage cynique. Je vais tenter de prouver qu'en réalité je suis seulement quelqu'un d'ironique.

Il y a quelques jours, Pau Morel, très inquiet, est venu m'annoncer qu'Augusta préparait d'inavouables manœuvres contre Brunot Lostados et sa femme Clementina, suite au fameux anniversaire où, devant tout le monde, Brunot avait commis la grossièreté

d'offrir à celle qu'on aurait pu croire sa maîtresse un bijou appartenant à une autre femme.

— Écoute, Max ! On connaît Augusta, m'a dit Morel. Elle est capable de nous causer pas mal d'ennuis.

— Ah ! le fameux camée ! lui ai-je répondu. Voilà ce qui arrive quand on prétend dévoiler au grand jour ce qui ne relève que de la sphère privée.

Morel s'est expliqué :

— Trois jours après l'anniversaire de Mercedes Schikamayr auquel Brunot n'avait pas pu assister parce qu'il était en voyage, Clementina et lui l'ont conviée à une de leurs soirées. Il pensait lui offrir un bijou de famille. Porfíria en a ensuite déduit que, peu avant l'arrivée des invités, Brunot devait être en train de préparer le cadeau dans sa chambre, avec son écrin, une carte, du papier de soie, un ruban, bref, le genre de détails qui permettent de faire bonne impression, quand Mercedes est arrivée chez eux bien plus tôt que prévu. Dans quelle intention ? On l'ignore ! Toujours est-il que Brunot a dû s'occuper d'elle, pensant sans doute qu'il valait mieux tout faire pour ne pas la laisser seule, même une heure, avec sa femme.

— Je le comprends, ai-je dit.

— Or, sans laisser le temps à Brunot de finir de préparer son cadeau, les invités sont arrivés, y compris Zneifras. D'après Porfíria, il était vraiment drôle de voir Brunot craindre la réaction de Clementina, et Mercedes celle de Zneifras, son mari...

Et Zneifras celles d'Aloysia, ai-je pensé avant de nuancer :

— Pour le moment, je ne vois là aucune raison de s'alarmer, il n'y a rien d'inhabituel.

— Comme Brunot ne pouvait pas ou ne voulait pas laisser les invités seuls, a repris Morel, il a chargé

Clementina de monter dans la chambre – je l’ai moi-même entendu le lui demander – pour finir le paquet avec ce qu’il avait laissé sur la console. Clementina s’est exécutée, puis elle est discrètement revenue avec le cadeau que Brunot a aussitôt caché en attendant les desserts. C’est alors qu’avec beaucoup de cérémonie, une belle phrase et, tu peux t’imaginer, dans l’hilarité générale et sous les applaudissements des invités, coupe de champagne à la main, il tend l’objet à Mercedes qui l’ouvre – ah, tu aurais dû voir la tête des gens ! – et sort de son étui le camée avec le portrait d’Augusta d’Altena !

— Joli ! me suis-je exclamé, avec un sifflement d’admiration. Mais qui d’autre était présent, à part ceux que tu viens de nommer ?

— Eusebi et Florestan ont tout de suite reconnu le bijou, a répondu Brunot.

— J’imagine que tout le monde était capable de le reconnaître, l’ai-je interrompu.

Morel a souri en précisant :

— Oui, mais chacun a réagi à sa manière. Porfíria s’est montrée très surprise, elle s’est ostensiblement raidie, je veux dire ; et, en tout cas, je n’ai pas réussi à savoir à quel point elle était étonnée, ou si elle voulait en avoir l’air, bref, si elle était de mauvaise humeur.

— En ce qui me concerne, je n’ai jamais rien compris aux femmes, ai-je répondu.

— Aloysia et ses amis ont beaucoup ri, mais sans rien perdre de leur dignité, a-t-il dit. Florestan et moi, nous avons fait de notre mieux. Pour Eusebi, ç’a été plus difficile, car il était assis entre Clementina et Mercedes, et il tournait le dos au bijou, alors... Mercedes a remercié avec effusion. Le plus mauvais rôle, c’était celui de Clementina, elle avait l’air sta-

tufiée. Brunot lui-même n'a pas su dissimuler ses regards soupçonneux et troublés ; d'un côté il était impensable d'offenser Zneifras, sa femme Mercedes et sa belle-sœur Aloysia, en reprenant ce qui venait de leur être offert devant tout le monde, d'un autre il y avait tant de gens qui connaissaient le camée, que personne ne resterait sans rien dire, enfin tout le monde savait qu'Augusta ne se laisserait pas dérober son bien le plus précieux d'une manière aussi suspecte pour en plus, à bien des égards, se couvrir de ridicule.

De mon point de vue, ce n'est pas vraiment Augusta qui a le mauvais rôle dans tout ça, mais si Pau Morel voit les choses autrement, il doit avoir ses raisons.

— Eu égard à la position d'Augusta, je ne crois pas qu'il y ait lieu de s'inquiéter de sa réaction, ai-je avancé, tout le monde sait qu'elle est la maîtresse de Brunot. Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi elle lui a laissé son camée.

— On raconte que ce joyau faisait partie d'un jeu érotique, a expliqué Morel. Chaque fois qu'ils se quittaient, l'un d'eux emportait quelque chose qui appartenait à l'autre — un vêtement, n'importe quoi —, la valeur de la pièce étant révélatrice du désir et de la disposition de chacun à revoir son partenaire ou, au cas où ils ne se reverraient pas, de la valeur sentimentale de son absence.

Ça m'a fait beaucoup rire.

— Eh bien ! voilà qui est clair, ai-je réagi. Connaissant Augusta, je ne voudrais pas être à la place de Brunot. Ce qu'on aimerait savoir — Porffria ne t'a rien dit à ce sujet ? — c'est si Clementina s'est vraiment trompée, ce dont je doute fort, car ça voudrait dire

qu'elle ignorait l'existence du camée ou bien qu'elle avait découvert la relation de son mari avec Augusta en tombant dessus – qu'en sais-je, moi ? – ou si, se doutant de quelque chose, elle avait fouillé ses tiroirs jusqu'à le trouver.

— Porfiria ne pense pas que Brunot ait été assez stupide, a dit Morel, pour laisser traîner dans la chambre conjugale un objet aussi notoire appartenant à une autre femme, et moi non plus. Peut-être que, pendant que Mercedes, Brunot et Clementina étaient en bas, quelqu'un qui venait d'arriver et connaissait toute l'histoire s'est glissé dans la chambre et y a laissé le camée bien en vue.

— Quelqu'un qui aurait eu intérêt, ai-je ajouté, à détruire la relation entre Brunot et Clementina, ou à fâcher Augusta avec Zneifras et les sœurs Schikamayr... On voit déjà qui ce pourrait être ; tu ne trouves pas ça un peu tordu, toi ? N'y a-t-il pas des moyens plus simples de dresser les gens les uns contre les autres ?

— L'affaire ne se limite pas à Augusta, Brunot et Mercedes, a répondu Morel, c'est bien plus compliqué. Comme tout le monde avait bu, au bout d'un moment, on s'est détendus, on a continué à boire et on a sorti beaucoup d'incongruités. Finalement, si Eusebi est le seul à t'avoir parlé de ce moment, tu n'es sans doute pas au courant, car il n'était plus là quand le ton a monté. Gabriel a pris le parti d'Augusta, puis surtout celui d'Aloysia, qui elle aussi, était partie. Visiblement Aloysia n'était pas en très bons termes avec Zneifras, pourtant son beau-frère. Ça s'est donc mal terminé, on a eu droit à une dispute en règle, avec menaces et tout ce qui s'ensuit, et pour un peu on en serait venu aux mains. Dès le lendemain, si ce n'est le

soir même, Augusta, à qui on avait tout raconté, a dit à qui voulait l'entendre que Mercedes ne porterait pas trois fois son camée, avant qu'elle ne l'ait récupéré.

Morel a ri. Nous étions assez proches pour que je lui demande :

— Qu'en dit Porfíria ?

— Augusta a un ami... Ami ou amant, je ne sais pas, c'est une sorte d'Arsène Lupin, qui s'appelle Fabrici Sandino – je le connais assez bien, mais j'ai préféré me taire –, il n'y a pas de coffre-fort ni de système de sécurité qui lui résiste. Au fait, j'oubliais un détail : Eusebi m'a confié qu'un frère de Clementina, un certain Eulogi, possédait une vidéo de la fête, du moins une partie.

Nous avons décidé que j'essaierais d'en obtenir une copie et laissé là l'histoire du camée. Tout ce qui touche aux relations avec Zneifras, qui se sont effectivement détériorées après cet incident, est très délicat. Ce n'est pas la seule raison, évidemment, mais ç'a peut-être été le facteur déterminant. Il est donc d'autant plus urgent de trouver une solution au problème principal.

Samedi, on a enfin appris qu'Hebemann avait obtenu des résultats et que, grâce à Monnard, toujours aussi efficace, une rencontre avait été organisée chez lui avec Filadelf, Guepaira Cröne, Herenni et Mariano Eckermann. S'adressant à moi en premier, Hebemann a exposé le problème :

— Comme tu me l'as demandé, Max, je l'ai localisé à La Roca. Il a été condamné, pour vol, viol et meurtre au second degré, à vingt ans de réclusion, sans possibilité d'aménagement de peine avant cinq ans ni libération conditionnelle avant huit ans. En prison, il a eu des problèmes avec une bande, à moins

que le conflit avec ces délinquants date d'avant son incarcération, bref ! Pour l'instant, il est à l'infirmerie sous protection.

— C'est toi qui l'as fait mettre là ? est intervenu Filadelf.

— Non, a répondu Hebemann, il y était déjà quand je l'ai repéré. Il avait déjà eu des problèmes durant sa préventive.

— Est-ce qu'on peut l'avoir ? a demandé Herenni.

— Sans problème, a répondu Hebemann. La juge d'application des peines comme le directeur de la prison sont de mèche, ils couvriront tout ce qu'on fera.

— L'affaire est réglée, ai-je conclu. Il faut maintenant vérifier la pertinence de l'opération, voir si elle est faisable et, si c'est le cas, comment on va procéder.

— La première chose dont il faut s'assurer, a fait observer Filadelf, c'est du caractère et de la disposition d'esprit de l'individu. S'il est d'accord, s'il n'est pas trop limité intellectuellement, on a de bonnes chances de réussir.

Hebemann et moi nous sommes regardés, avant qu'il ne dise :

— Je ne lui ai pas parlé, mais j'ai visionné quelques enregistrements et je l'ai observé à travers une glace sans tain. Il est facile d'imaginer de quel bois il est fait. C'est loin d'être un analphabète, il a même une certaine instruction et il s'exprime avec une aisance et une correction rares dans son milieu, mais en ce qui concerne les manières, si nous voulons qu'il se hisse au niveau souhaité, il a beaucoup à apprendre. Il semble prêt à faire n'importe quoi pour sortir du trou, d'autant plus qu'il subodore la possibilité de vivre aux frais de la princesse.

— À nos frais ? À sa place, je préférerais rester là où je suis ! s'est esclaffée Guepaira.

— Il s'imagine qu'une fois dehors, a poursuivi Hebemann, il n'aura aucun mal à se débarrasser de moi et à reprendre le cours de sa petite vie ; voilà ce qui sera notre première bataille, a-t-il annoncé en se tournant vers Filadelf, et qui répond à ta question sur la disposition initiale devant laquelle nous nous trouvons.

— Ne vous méprenez pas sur ce que je dis, a répondu Filadelf. Ce n'est pas que j'attende autre chose d'un homme du milieu, avec un tel passé. Je n'ai pas non plus de mal à imaginer qu'il ait envie de sortir de prison, mais le fait que d'emblée il ne manifeste pas de rejet me semble positif.

Nous nous sommes regardés.

— Nous devons savoir si nous sommes prêts à avancer dans ce sens, ai-je dit. On tient la solution objectivement la plus pratique, c'est plus qu'évident. Filadelf et Giulibertina ont déjà déclaré qu'ils collaboreraient jusqu'au bout.

Filadelf hochant la tête, Hebemann a déclaré :

— Je ferai moi aussi ce qu'il faudra.

— La discrétion est primordiale, ai-je poursuivi, encouragé par cet accord unanime. Il ne faut tenir au courant qu'un minimum de personnes, on en a peut-être déjà trop dit. Si nous sommes tous d'accord, on le fera sortir de nuit et on le conduira au Mas des Guillerries.

— Comme dans *Le Prisonnier de Zenda*... a souri Guepaira.

— Je n'osais pas le dire ! est intervenu Eckermann en riant. Si on s'en sort, on pourra dire que la réalité a dépassé la fiction !

Moi, je pensais plutôt aux sourds auxquels le docteur Jean Itard avait consacré sa vie, mais je respectais la bienveillance de mes interlocuteurs.

— Oui, c'est un défi prodigieux, et aussi une course contre la montre, a dit Filadelf en me regardant avec un sourire excité. Combien de temps a-t-on pour nous ? Un mois et demi ? Peut-être deux ?

— Deux mois, c'est long ! a réagi Monnard, jusque-là silencieux. Et, en attendant, qu'est-ce qu'on fait ? Qu'est-ce qu'on va dire aux gens ? Vous y avez pensé ? Et les médias ? Où Gabriel a-t-il été, tout ce temps ? Où va-t-il passer ces deux prochains mois ?

La tranquillité de celui qui se résigne à tout perdre semblait nous avoir tous gagnés. Seule Guepaira a cessé de sourire, pour demander :

— Et que fait-on de cette... ?

— Peu importe, l'a interrompu Herenni, inutile d'être explicite sur ce point.

Hebemann et Eckermann arboraient un sourire figé.

— Allons, un petit secret ne vous fera pas de mal, a dit Guepaira. Voyons s'il va nous arriver la même chose qu'avec le camée d'Augusta !

Tout le monde a poussé un soupir de soulagement.

— On n'a pas le choix, a dit Herenni. Dans une certaine mesure, il est facile de tromper les hommes politiques, les hommes d'affaires et les journalistes, tant qu'on n'essaie pas de les monter les uns contre les autres, mais vendre des vessies pour des lanternes à sa maîtresse est impossible.

Filadelf s'est retourné sur son fauteuil.

— J'en ai parlé à Giulibertina, et ça lui semble faisable, a-t-il soutenu malgré quelques sourires sceptiques. Oui, oui, elle m'a parlé de précédents. Eh

bien, je ne peux pas entrer dans les détails, mais avec une bonne connaissance des parties impliquées, et ce n'est pas ce qui manque à Giulibertina, si le sujet fait preuve de bonne volonté...

Eckermann m'a adressé un regard étonné.

— Max, je ne pense pas que ce soit strictement nécessaire, a-t-il dit. Je ne sais pas si le jeu en vaut la chandelle, mais si on y arrivait, ce serait la cerise sur le gâteau.

— On peut courir ce risque, ai-je dit, ça en vaut la peine si Giulibertina prend la chose au sérieux. Cette Hyaline... ce n'est pas qu'on ne puisse pas lui faire confiance, au sens moral du terme ; au contraire, c'est une fille merveilleuse, mais je ne sais pas si son heure est venue.

La nécessité de prendre les choses dans l'ordre semblait désormais s'imposer. J'ai scruté les visages, pensant peut-être trouver chez l'un de la tristesse, chez un autre de l'indécision, mais ils m'avaient tous l'air déterminés, certains ne s'en cachant même pas, impatientes d'assister à l'orage qui s'annonçait. Je n'étais guère enclin à me livrer à des spéculations, de crainte de perdre la matière sur laquelle je spéculais, de me fermer des portes, d'épuiser ma pensée, dans la mesure où rien ne nous empêche de croire que ce à quoi on n'avait pas pensé peut encore germer dans notre esprit, si le besoin s'en fait vraiment sentir.

— N'en parlons plus, le risque est assumé, a dit Filadelf en me regardant tristement. Si j'ai bien compris, en cas d'échec c'est toi qui te chargeras de trouver – comment dirais-je ? – une parade.

Chacun retenait son souffle. Peut-être moi surtout, qui espérais un soulagement ! Il n'y avait que Monnard qui était vraiment plus vieux que moi,

pourtant toute la conduite de l'opération reposait sur mes épaules. Seule Guepaira gardait le sourire, mais d'une manière si aimable que je l'aurais préférée plus sèche. Pour l'instant, notre excellente éducation tempérerait les choses, repoussant ce qu'on ne pouvait pas dire – de la responsabilité de chacun –, dans les recoins les plus secrets de la conscience, chose sans doute appréciable, compte tenu des autres réactions possibles. Alors, comme si la question était d'importance secondaire, je me suis contenté de dire :

— Bien sûr ! mais, s'il doit arriver quelque chose à cet homme, faisons en sorte qu'il ne se doute de rien, le pauvre.

J'ai si bien fait que chacun y a cru, ou fait semblant d'y croire, préférant cacher l'effroyable petitesse de son angoisse sous une courtoisie d'emprunt.

— S'il n'est pas si bête qu'il en a l'air, a dit Herenni, il doit déjà s'imaginer ce qui pourrait lui arriver.

On en a beaucoup ri. Pourquoi se demander sans cesse s'il valait mieux qu'il soit intelligent ou stupide ?

— C'est pour ça qu'il croit pouvoir s'enfuir, a dit Guepaira en me regardant. J'imagine que tu as tout prévu ?

Je ne l'avais que trop. Nous avions vraiment l'air d'une heureuse troupe d'aveugles dans un jardin des délices, en train de jouer la comédie pour un public tout aussi aveugle, dont nous ignorions autant la présence et l'approbation qu'eux-mêmes la nôtre, les uns et les autres craignant que le monde entier ne repose sur eux.

— Avant qu'il ne s'enfuie, ai-je dit, c'est moi qui m'enfuirai, vous pouvez en être sûrs.

Nous avons ri.

— Comment s'appelle-t-il, au fait ? a demandé Filadelf.

— Damià Retxa, a répondu Hebemann.

Quelques anecdotes ont détendu l'atmosphère. Si on veut arracher un sourire à un juif argentin comme Eckermann, il faut lui expliquer les plaisanteries, Guepaira affiche son statut de femme seule plus fièrement que son passé, Filadelf ne peut s'empêcher de faire allusion à ses trophées de chasse, quant à Herenni, avec ses cent soixante kilos, il boite, depuis que, chez des amis, il est allé aux toilettes après dîner ; il était tranquillement assis sur le trône quand, brusquement, celui-ci s'est brisé net, comme si on avait donné un coup de marteau dessus et le pauvre s'est retrouvé par terre au milieu des bris de porcelaine. On pouffe de rire en l'entendant raconter les entailles qu'il s'est faites, la façon dont on a dû défoncer la porte pour le sortir à plusieurs des toilettes, dont les diplomates et leurs épouses permanentées lui ont extrait les fragments plantés dans les chairs les plus roses de son anatomie, avant de l'amener aux urgences pour qu'on lui fasse dix-huit points de suture et une radio. La douleur lui permettait de s'asseoir normalement depuis trois jours à peine. Gardait-il encore quelque morceau fiché là ? Évidemment, désormais tout ça était au compte des bons souvenirs, et chacun craignait la forme qu'emprunteraient ceux des autres curistes. Herenni s'étant, pour ainsi dire, assis d'un coup sur nos frayeurs, nous ne pouvions reprocher qu'à nous-mêmes la pesanteur de l'image qui s'était gravée dans nos esprits et dont nous attendions assez naturellement qu'elle nous libère du sombre pacte que nous venions de conclure, en échange de l'extraction de fâcheux fragments de l'indécente sculp-

ture qui avait pris la forme de cet objet domestique. Nous étions comme ces enfants qui ne savent pas se dire au revoir, sans avoir comme eux le sentiment que le monde était entre nos mains, moins enclins à nous considérer comme un tout solidaire qu'à nous protéger de ce qui allait nous tomber dessus, voyant d'abord les responsabilités d'autrui avant les nôtres propres.

J'ai commencé à préparer le Mas pour accueillir l'invité. J'avais aussi avec moi Florestan, un expert en la matière, et Eusebi, qui pourtant traversait une mauvaise passe. Je les ai invités à dîner, y compris Pau Morel bien que certains estiment qu'on devrait garder une certaine réserve jusqu'à ce que ses problèmes personnels soient résolus. Avant d'entrer dans le vif du sujet et, sans doute, suivant leurs penchants immédiats, ils se sont mis au courant de la façon dont les choses avaient avancé. Eusebi, qui était le mieux informé, a dit :

— Augusta devait le faire et elle l'a fait. Le week-end, des voleurs sont entrés chez les Zneifras et ont emporté divers objets de valeur, des tableaux, des terres cuites et les quelques bijoux qui s'y trouvaient, dont, bien sûr, le cadeau de Brunot à Mercedes. Nul ne doute qu'Augusta soit derrière tout ça et que le voleur ait pris la peine d'emporter d'autres babioles pour ne pas fournir de preuve accablante qui n'aurait laissé aucun doute.

— Les autres objets volés seraient le salaire du voleur, paraît-il, a dit Florestan.

— Peu importe, a répondu Eusebi. Vous voulez savoir la meilleure ? Hier soir, lors de la remise des prix de la Chambre de Commerce, Augusta a paradé, le camée autour du cou sur un décolleté à couper le souffle, devant plus de la moitié de ceux qui avaient

participé à la soirée chez Brunot, qui pour une fois n'était pas là, pas plus que Mercedes. Zneifras a exigé de Clementina qu'elle se déclare sur-le-champ la propriétaire légitime de l'objet. Celle-ci, qui, après les soupçons, les reproches de Brunot et les réflexions ironiques de ses amis, avait déjà beaucoup souffert, sans avoir le cuir assez dur pour faire face à une telle situation, ne savait pas quoi dire et s'est mise sous la protection d'Eustachius Monnard, de Porfíria, de toi-même – a-t-il ajouté en montrant du doigt Florestan – et aussi de la mienne. Mais comme personne ne pouvait nier la vérité et que, au train où allaient les choses, certains ayant trop bu, nous ne pouvions justifier les manières d'Augusta ni, en tout cas, nous mettre à dos Zneifras, nous avons laissé Clementina, de plus en plus nerveuse, finir par invoquer l'autorité de Gabriel van Egmont et la tienne, a précisé Eusebi en se tournant encore vers moi. Cependant ce qui a définitivement mis Zneifras hors de lui, c'est quand Clementina a déclaré que tout avait été manigancé par Gabriel, qui, faute de n'avoir pas su ou pu faire céder Zneifras, n'avait rien trouvé de mieux que de lui infliger une humiliation publique à travers sa femme.

— Le conflit entre Gabriel et Zneifras ne date pas d'hier, ai-je dit, mais ce qui est curieux, c'est que celui-ci ait fini par sortir de ses gonds pour une telle bêtise... Connaissant Augusta, je n'ai pas de mal à m'imaginer sa réaction. Ce qui finira par prendre des proportions ridicules, ce sera peut-être ce genre de bêtise.

On maîtrisait si peu la situation que la catastrophe pouvait être sans appel.

— Eh bien, avant de disparaître, on peut dire que Zneifras était hors de lui, et pas qu'un peu, a dit

Morel. Brunot a eu beau essayer de s'expliquer, l'autre lui a reproché de ne pas l'avoir fait avant, juste après son erreur, si vraiment c'en était une. On dit qu'il est rentré en Allemagne et, bien que son entreprise ait officiellement allégué des raisons d'ordre technique, personne ne doute de la raison de son départ.

— Vous voyez, ai-je dit, on a plus que jamais besoin de Gabriel. Tout ce qu'on dit est vrai, Zneifras est reparti en Allemagne où le siège le réclame, quitte à laisser la filiale à découvert. Je n'y peux rien, le seul capable d'intervenir, c'est Gabriel... Voilà pourquoi on n'a pas beaucoup de temps. Vous savez ce qu'il est allé faire en Allemagne, Zneifras ? Une sorte de coup d'État interne, pour accumuler assez de pouvoir et prendre librement toutes les décisions qui lui conviendront.

— Heureusement, nous n'avons pas mis tous nos œufs dans le même panier ! a dit Florestan. Sinon, j'en connais quelques-uns que ça empêcherait de dormir un bon moment !

Je me suis laissé envahir par les parfums de l'automne. La morte saison répand le jaune sombre de la mort. Ces hommes jeunes – en réalité pas tant que ça – n'étaient pas ce qui pouvait m'aider le mieux en pareilles circonstances, mais à défaut d'autre chose... Un dépressif comme Eusebi, un cyclothymique comme Pau Morel, un égoïste compulsif comme Florestan... J'aurais bien aimé les voir autour d'Augusta. La tigresse repue se pavanant au milieu de ses veaux.

— Et ce Damià, tu l'as vu, Max ? m'a demandé Morel.

— Le seul qui l'ait vu, pour le moment, c'est Hebe mann, ai-je répondu avant de mieux satisfaire

la curiosité de Morel. Apparemment, ce n'est qu'une simple coïncidence. À l'occasion d'un contrôle judiciaire, il a vu sa photo, et il a été tellement impressionné qu'il a demandé à l'agent chargé d'assurer le suivi de l'individu de lui faire un rapport. Quand celui-ci a été arrêté, on a prévenu Hebemann, qui dès lors a suivi la situation, surtout après ce qui est arrivé à Gabriel.

— Et ça n'a pas éveillé ta curiosité ? m'a demandé Florestan. Moi, j'aurais bien aimé le voir tout de suite.

— Il n'y a pas d'urgence, ai-je répondu sur un haussement d'épaules. Avec toutes les heures que nous allons passer avec lui, nous en aurons plus qu'assez.

— Avant Hyaline, on pourrait tenter de le présenter à Augusta pour voir si elle tombe dans le panneau, a dit Eusebi.

Ce jugement à l'emporte-pièce m'a agacé, comme il aurait agacé Hyaline et surtout Augusta, qui jamais ne renoncera à faire ce qu'elle veut, ni à refuser ce dont elle ne veut pas. Ça m'a mis mal à l'aise. Les affirmations du genre « elle n'a pas la personnalité de l'autre » s'avèrent généralement injustes, car, contre toute attente, celui qu'on juge inférieur peut toujours surpasser l'autre, de façon claire.

— Et si ça ne marche pas ? a questionné Florestan. Si au bout de quelques jours il n'a pas fait de progrès, si par exemple, contrairement à ce qu'on nous a laissé entendre, il a le QI d'une mouche ou qu'une fois dehors, c'est la catastrophe ?

— Eh bien ! nous reviendrons à notre point de départ. On devra faire un communiqué de presse, annonçant une perte irréparable lors d'un voyage d'affaires, ai-je dit à mes amis dont la grimace m'a fait rire. Ne vous en faites pas, je m'en occuperai.